JOHN T. SAYWELL
YORK UNIVERSITY

Extrait du *Messager Canadien*

Alphonse Brodeur

de la Compagnie de Jésus

MONTRÉAL
IMPRIMERIE DU MESSAGER
1300, rue Bordeaux, 1300

—

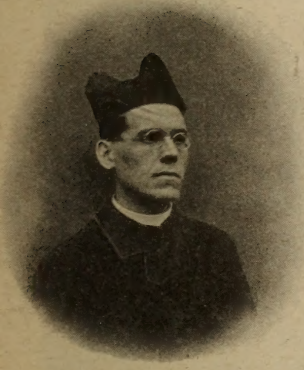
1920

RB 248-184

Les amis du Sacré Cœur

Alphonse Brodeur, S. J.

1890-1918



ALPHONSE BRODEUR, S. J.

« Le frère Brodeur, écrivait le prêtre de Saint-Sulpice qui l'assistait à ses derniers moments, a fait la mort d'un saint. Il parlait de son départ pour l'éternité avec sérénité, confiance et amour. « J'irai au purgatoire », me dit-il doucement. Et comme je lui rappelais les indulgences gagnées, ses actes d'amour de Dieu, il répondit: « J'ai confiance en la miséricorde de Notre-Seigneur: *depuis que je suis en religion, j'ai toujours tâché de tout faire pour le mieux.* »

Cette parole, qui dans les circonstances revêt un caractère d'évidente sincérité, résume admirablement la vie de l'humble religieux que nous présentons à nos lecteurs. Puissent ces quelques notes, tombées de la plume de ses intimes, édifier et susciter des émules à ce généreux ami du Cœur de Jésus.

ENFANCE ET JEUNESSE

Alphonse Brodeur naquit le 18 septembre 1890, à Saint-Paul d'Abbotsford, comté de Rouville; mais c'est aux États-Unis qu'allait s'écouler son enfance. Dieu, dont les vues sont toujours bienveillantes bien que mystérieuses, en provoquant le déplacement de la famille, ménageait à l'enfant un dévoué protecteur. Le curé de Waltham, où les Brodeur venaient se fixer, remarqua bien vite les rares dons d'intelligence et de piété du jeune Alphonse, et résolut pour la gloire de Dieu d'en tirer parti. Il lui enseigna lui-même les éléments de la langue latine et l'écolier profita si bien de ses leçons, qu'il pouvait entrer en versification au séminaire des Trois-Rivières.

« Les premiers six mois, dit un témoin, furent médiocres et

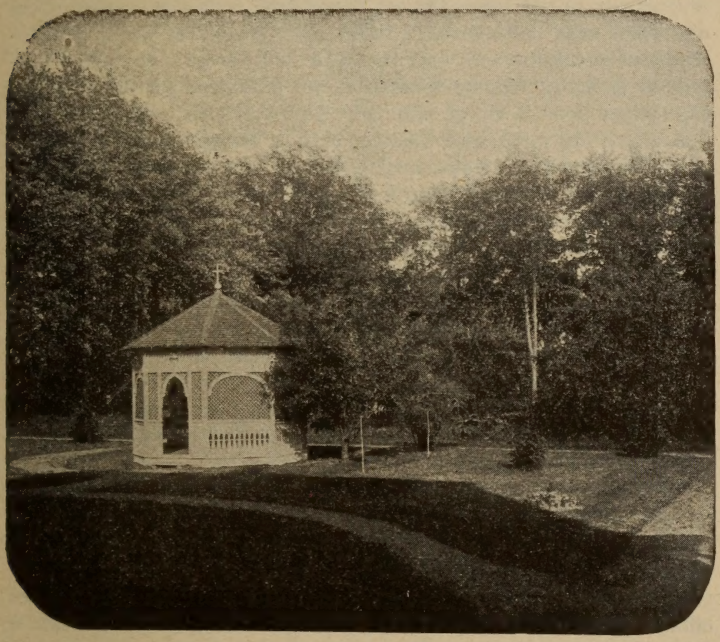
l'élève fut mis en demeure ou de travailler plus fort ou de descendre de classe. Alphonse choisit le premier parti et y fut si fidèle, qu'à la fin de l'année, il arrivait bon premier... Le souvenir des transes par lesquelles il avait passé ne s'effaça jamais de sa mémoire: il les rappelait gaiement à ses amis de collège lors de son dernier examen de théologie. Quant aux positions vaillamment conquises en versification, il les gardera jusqu'à la fin de sa première année de philosophie, alors que sonnera l'appel de Dieu. »

Arrêtons-nous un instant pour signaler deux traits de cette physionomie d'écolier, traits qui iront l'un s'adoucissant, l'autre s'accentuant encore durant la vie religieuse: la joie et la piété. Alphonse était naturellement réservé et timide, mais une fois sûr de son milieu, il s'épanouissait graduellement, il ouvrait son esprit et son cœur. L'esprit débordait alors en joyeuses fusées de malice; mais le cœur, d'ordinaire, émoussait si bien les traits qu'on prenait plaisir au jeu, même quand on servait de cible. Volontiers d'ailleurs il se mettait lui-même au blanc et ses confrères se rappellent encore telle déclamation qu'il avait choisie exprès, semble-t-il, pour dérider son auditoire à ses propres dépens. Il y réussit à souhait, grâce à une difficulté naturelle de rouler les *r* qu'il devait d'ailleurs atténuer plus tard. Ce que ses victimes lui pardonnaient si volontiers, lui ne se le pardonnera pas; et nous le verrons imposer à son esprit une telle réserve, que seuls ses intimes pourront soupçonner les fines saillies de son esprit naturellement taquin. Sa gaieté perdra quelque chose de son exubérance juvénile, elle gardera son cachet communicatif, mais plus discret.

« Au collège, ajoute un de ses confrères, Alphonse était très pieux. Il était entré pour se faire prêtre, comme son bienfaiteur, et cette pensée ne le quittait pas. La communion fréquente n'avait pas encore reçu l'impulsion que devait lui imprimer Pie X, mais déjà, grâce à la piété intelligente d'un sage directeur, l'on donnait aux élèves toutes les facilités possibles de communier souvent, et le jeune Brodeur en profita abondamment. Dieu semble l'avoir alors soutenu par une piété sensible, car, après son entrée dans la Compagnie, il s'étonnera de ne pas sentir la consolation qu'il éprouvait à la messe et à la bénédiction du saint Sacrement, « alors qu'il était au collège ».

« Durant les vacances d'été de 1908, Alphonse, de passage à Montréal avec deux confrères de classe, éprouve la fantaisie d'aller *taquiner un peu* quelques amis de collège entrés récemment au noviciat des Jésuites, au Sault-au-Récollet. La réception est si cordiale que les visiteurs acceptent de rester quelques

jours sous le prétexte, d'ailleurs assez vague, d'une récollection. Pour Alphonse, habitué déjà à traiter sérieusement les choses de Dieu, les trois jours se changent en trois jours de retraite. Notre-Seigneur l'attendait là. Arrivé au moment d'étudier sa vocation: « Je ne puis présentement toucher à ce point, dit-il,



LES JARDINS DU NOVICIAT AU SAULT-AU-RÉCOLLET

j'ai besoin de données plus complètes sur les obligations et les moyens de salut des différents états de vie. Avez-vous quelque chose sur ce sujet ? » On lui apporta le P. Berthier: *Les différents états de vie selon les Pères et les Docteurs de l'Église.* A neuf heures du soir la grande question de la vocation était décidée.

A son ami novice qui le visitait il demanda à brûle-pourpoint: « Peux-tu raisonner contre saint Thomas, toi ? — Je n'y ai jamais songé, réplique l'autre. — Eh bien, moi je ne puis lui tenir tête: *il faut que je me fasse religieux, que je sois jésuite, et que j'entre immédiatement.* » Et qu'on ne voie pas là un effet de l'enthousiasme; personne ne fut plus cuirassé contre l'emballement; mais, Dieu aidant, Alphonse avait vu la perfection et il y tendra désormais avec l'énergie de son âme droite et loyale. « Je me suis

fait religieux, écrira-t-il dans ses notes intimes, pour être plus entièrement au bon Dieu et lui procurer ainsi plus de gloire. » Désormais plus d'hésitation, nul regard en arrière: « Quand on a bien fait sa retraite d'élection et qu'on s'est guidé sur Berthier, malgré toutes les épreuves, dira-t-il, il ne peut être question de revenir sur sa décision. On est à sa place, et si l'on souffre, c'est que Dieu veut éprouver et purifier; on n'a qu'à se laisser faire. »

Sa décision fut une épreuve pour ses parents, son cher protecteur et les prêtres du séminaire, qui fondaient sur lui de belles espérances pour le clergé séculier. Alphonse s'en rendait compte, il souffrait du coup qu'il allait porter à ces personnes si chères, mais Dieu avait fait signe, impossible dès lors d'hésiter. Au début de septembre il frappa donc à la porte du noviciat et commença une carrière sans éclat aux yeux du monde, mais combien précieuse devant Dieu! Pendant dix ans, le jeune religieux va s'adonner à sa formation intellectuelle et morale: tour à tour novice, juvéniste, philosophe, professeur, théologien, il s'efforcera de réaliser la devise de sa vie: *Je dois tout faire de mon mieux*, jusqu'à ce que, au seuil même du sacerdoce, terrassé par la consomption, il succombe dans le sanatorium de Gabriels en se rendant le témoignage que tous ceux qui l'ont intimement connu peuvent confirmer: « Depuis que je suis religieux, j'ai toujours tâché de tout faire pour le mieux. »

Essayons maintenant de fixer les traits de cette physionomie et surtout de pénétrer dans cette âme. Ce travail nous sera facilité par le *journal spirituel* où le religieux, pendant les cinq dernières années de sa vie, consigna brièvement, jour par jour, le résultat de sa méditation, ainsi que l'appréciation loyale de ses efforts et les diverses phases morales par lesquelles il plaisait à Dieu de le faire passer. Tous ceux qui tendent sérieusement à une vie surnaturelle savent par expérience combien cette pratique, si on a soin de s'en tenir à des notes brèves et sincères, peut devenir un appui et un stimulant précieux. Le frère Brodeur le savait et il le proclame à son tour: « Ce journal, écrit-il, me préserve de la tiédeur. »

L'HOMME

Sous des apparences de robustesse, la santé du frère Alphonse était délicate; les apparences trompèrent ses confrères, il s'y méprit lui-même et ne sut pas assez se ménager. A un confrère plus âgé qui lui reprocha plusieurs fois de ne prendre qu'un trop léger déjeuner, il répondait invariablement qu'il ne s'en portait pas plus mal et qu'il en avait l'esprit plus libre. Sa puissance de travail était peu commune, elle était servie par une rare facilité.

Doué d'une mémoire heureuse, esprit vif et profond, le jeune étudiant saisissait vite les questions philosophiques les plus complexes et c'était un plaisir de l'entendre les exposer à son tour en des termes toujours précis et clairs, semant çà et là, quand il pouvait être plus personnel, des comparaisons, des images qui éclairaient la matière en reposant l'auditeur, et cela avec une simplicité si exempte de pose qu'on était encore plus frappé de son humilité que de sa science. « Aussi, dit un témoin, tous ses confrères l'admiraient ouvertement et les professeurs eux-mêmes ne lui ménageaient pas les témoignages de la plus flatteuse approbation; et cependant je n'ai jamais pu remarquer chez lui la moindre vanité, pas même en causerie intime. » Son intelligence, assouplie par l'exercice, était à la fois si pénétrante et si lucide qu'on en restait frappé. C'est ainsi qu'après une séance où le F. Brodeur avait pendant une heure défendu ses thèses de théologie, des juges expérimentés déclaraient n'avoir jamais assisté en Europe à plus brillant tournoi.

Le cœur chez lui était digne de la tête, nous le prouverons bientôt; mais à voir ce religieux toujours calme, modeste, saluant d'un aimable sourire tous ceux qu'il rencontrait, on n'aurait guère soupçonné l'intensité de vie qui bouillonnait à l'intérieur, non plus que les sentiments qui l'agitaient parfois: tant la volonté exerçait d'empire. Très gai, volontiers taquin, mais sachant toujours arrêter à temps la plaisanterie, il n'était pas le moins du monde naïf; un grand sens pratique, un rare bon sens s'alliant aux autres dons, en faisaient un homme complet.

Ajoutons ce détail, qui manifeste un côté de son âme qu'on soupçonnait moins dans la vie ordinaire. Les spectacles de la nature, si beaux au Nominingue, plus beaux encore au Lac-des-Bois où Dieu s'est complu à semer les îles comme autant de nids de verdure, nids de toutes formes et de toutes grandeurs, procuraient au Frère une jouissance intense. « Quand le soit tombait, écrit un confrère, il aimait à s'isoler, ou, assis dans une barque avec un ou deux compagnons, il contemplait de son âme d'artiste ce cadre exceptionnel et les nuances dont le soleil teintait les nuages. Il parlait peu alors, se contentant de regarder ravi et de répéter: « Comme c'est beau! » Mais il mettait dans son exclamation une telle conviction qu'on voyait sans peine avec quelle facilité sa belle âme s'élevait vers Dieu. »

LE RELIGIEUX

L'harmonieux équilibre des facultés peut bien faire un homme accompli, il ne suffit pas à constituer le religieux; or le frère Brodeur fut éminemment religieux. Dès son entrée au noviciat

il se donna à Dieu sans réserve, allant jusqu'à s'offrir pour les missions sauvages. Les supérieurs, il est vrai, lui imposeront le sacrifice de cet idéal, en l'orientant vers l'enseignement de la théologie, mais, semble-t-il, il s'y rattachera encore dans sa dernière maladie, si Dieu veut le guérir et les supérieurs le permettre.

Il se donna tout d'une pièce: non pas qu'il devint jamais un de ces automates rigides, méticuleux, tatillons qui pèsent tous leurs mots, mesurent tous leurs gestes et marchent guindés, à charge à eux-mêmes et aux autres, jusqu'à ce qu'ils cessent ou s'arrêtent découragés — il était trop intelligent pour cela — mais, ayant vu le chemin de la perfection, il s'y engagea d'un pas résolu et le cœur joyeux.

Il nous décrit lui-même le caractère propre de sa vie religieuse. « Je veux être avant tout un homme foncièrement spirituel; or pas de familiarité intime avec Dieu sans renoncement, pas de renoncement sans l'observation fidèle des règles. » Il prendra donc comme devise ces paroles du Sacré Cœur à la bienheureuse Marguerite-Marie: « Je veux que tu préfères à tout le reste l'exacte pratique de ta règle. » Ce principe posé, il tire des conclusions: « Je m'appliquerai à *être*, non à *paraître*, je viserai à la vie la plus ordinaire, la plus commune, afin que personne ne pense à moi, comme aussi je ne m'arrêterai jamais à ce que l'on peut penser de moi. » Et ailleurs: « Je sens un grand désir de devenir amant de la croix et de l'humiliation; d'ailleurs mieux vaut une science ordinaire avec une assistance de Dieu extraordinaire, qu'une science extraordinaire avec un secours de Dieu ordinaire. Donc avant tout je serai un homme intérieur et pour cela je me renoncerai autant que je le pourrai. »

De cette nécessité du renoncement, pour vivre dans la familiarité avec Dieu, il était si convaincu que délicatement il la prêchait aux autres. Durant sa dernière maladie écrivant à un confrère, il lui disait: « Le semaine s'est passée pour moi dans la lecture de saint Jean de la Croix. Si vous le lisez, vous ne serez pas sans remarquer l'importance primordiale qu'il attache au renoncement absolu à toutes les satisfactions créées, pour parvenir à cet esprit de prière qui attire l'âme près de Dieu.

Visant à être avant tout un homme intérieur, faut-il s'étonner que le frère Brodeur ait pris avant tout comme résolution « de donner la première place à ses exercices de piété et de s'appliquer à la pratique assidue de la présence de Dieu par des pensées de foi et d'amour » ? Faut-il, après cela, s'étonner qu'il ait fait consister son renoncement à s'acquitter de ses exercices religieux, je ne dis pas seulement avec exactitude, — ces notes journalières

ne laissent soupçonner aucune brèche sur ce point — mais avec énergie ? « Je me sens gourd parfois dans mes exercices spirituels, écrit-il, je *veux* m'en acquitter avec succès, pour cela je ferai des efforts énergiques. » Fidèle aux conseils du P. Alvarez, il priera les mains jointes, gardant la même position, quand même il devrait en ressentir un peu de fatigue. Une fois l'étude ou la classe finies, il mettra complètement de côté toute pensée qui s'y rapporte: « Cette tranquillité d'esprit, note-t-il, est nécessaire à l'homme intérieur. Je dois être content d'ignorer ce que je ne puis apprendre sans trouble. La vie intérieure d'abord!... les études n'en souffriront pas. »

Pour alimenter cette vie intérieure, il s'attache aux industries suggérées au noviciat: triduum, neuvaines préparatoires aux fêtes qui lui sont spécialement chères, préparation mensuelle à la mort, récollection régulière les jours de congé, il assaisonne le tout de quelque mortification, mais toujours avec tant de discrétion que personne autour de lui ne s'en doute.

Sa dévotion à Marie est toute filiale. « Je dois toujours avoir grande confiance en la sainte Vierge, car c'est elle qui m'a toujours préservé de grands dangers. Ô Marie, ajoute-t-il, souvenez-vous que vous vous êtes toujours montrée une bonne mère pour moi; conservez-moi dans la ferveur et dans la présence de Dieu. » Et cette grâce, comme on pense, il la sollicitera par bien de délicates attentions.

Marie conduit toujours à Jésus. Le frère Brodeur va le constater. « Je me sens intérieurement porté, écrit-il, à augmenter ma dévotion au Sacré Cœur, par plus de ferveur dans mes visites au saint Sacrement, dans mes communions et plus d'ardeur dans mes oraisons jaculatoires. L'Apostolat de la Prière me fournit le moyen, tout en sauvant beaucoup d'âmes, de m'unir de plus en plus au Sacré Cœur. » Dans son journal nous rencontrons souvent, surtout dans les dernières années de sa vie, des phrases comme celles-ci: « Ferveur toute la journée. » « Je me suis efforcé de réparer les outrages faits au Cœur de Jésus. » Aussi le divin Maître dilate l'âme de son serviteur qui écrit: « M'habituer à des sentiments de plus en plus fréquents de confiance en Dieu... Confiance sans limites dans le Cœur de Jésus. »

Cette générosité à se renoncer dans les exercices spirituels ne pouvait échapper aux regards, on s'en édifiait sans en être surpris. « Le frère Brodeur, écrit un confrère, était vraiment beau à voir dans ses exercices spirituels; le recueillement, la modestie semblaient comme naturels en lui, on ne s'en étonnait pas, mais on admirait. » Un autre ajoute ce trait dont on remarquera la portée: Une semaine avant son départ pour le sanatorium,

avait lieu à l'Immaculée-Conception la procession de la Fête-Dieu. Le frère Brodeur relevait de la « grippe » et l'on venait de découvrir qu'il était tuberculeux. Le Supérieur ayant invité les théologiens à suivre la cérémonie, le Frère de disposait à y prendre part. Quelques confrères s'en étant aperçus déléguèrent l'un d'entre eux pour le détourner de son projet, mais sans réussir pleinement à le convaincre. On crut bon de faire intervenir le Supérieur qui sembla d'abord hésiter. Alors le théologien pour emporter le morceau, eut recours à l'argument qui, à son avis, devait faire tomber toutes les résistances: « Mais mon Père, ce matin il a dû s'asseoir pendant la messe. » La cause était jugée, le Frère reçut ordre de ne pas prendre part à la procession.

Les âmes inexpérimentées seraient portées à croire que des exercices accomplis avec tant de généreux renoncements s'écoulaient en douces consolations, en un perpétuel cœur à cœur avec Dieu, le plus souvent il n'en allait pas ainsi. Nous lisons dans bien des pages du journal spirituel des phrases comme celles-ci: « Je ne sens pas cette ferveur sensible dont je jouissais autrefois; la volonté est généreuse pourtant. Aujourd'hui, méditation sèche mais constante; aridité complète mais supportée avec patience. » Dieu, on le voit, ne le traitait pas en petit enfant en le nourrissant des larmes de la consolation, il lui donnait le pain noir des forts.

Celui qui dans ses rapports avec Dieu avait su se faire des habitudes de renoncement ne devait pas être homme à se dorloter dans les autres actes de la journée. Aussi dans une de ses dernières retraites, alors que tant d'autres doivent s'éperonner, lui éprouve le besoin de modérer son élan: « Les pénitences, écrit-il dans ses notes, ne sont qu'un moyen, donc prendre garde à la vanité: on veut paraître ascète, dur pour soi; prendre garde aussi à la mauvaise humeur, les pénitences fatigantes assombrissent mon caractère, donc veiller à ne pas trop les multiplier. »

Mais il acceptera les croix qui se présentent: « J'ai eu à souffrir aujourd'hui, note-t-il souvent dans son journal, et Dieu m'a fait la grâce de souffrir de bon cœur pour lui. » « Échec, humiliation, mais en même temps grande paix qui me rend plus heureux que si j'avais très bien réussi. » A ces croix il en ajoutera d'autres. Et d'abord celle de la vie commune. « La vie de collège, écrit un de ses collègues d'enseignement, comporte nécessairement des difficultés pour la vie régulière. Le frère Brodeur a su les surmonter. Au témoignage de tous, il était la régularité même. Joyeux durant la récréation et fidèle à y venir, travaillant consciencieusement à sa chambre au temps voulu, il fut en tout un modèle. » Renoncement encore à ses goûts. Car, « pour répondre

aux désirs de ses supérieurs, qui le destinaient à l'enseignement de la théologie, le Frère se mit au travail avec sa ténacité ordinaire, élaguant de ses études, de ses lectures tout ce qui ne lui paraissait pas utile à son enseignement futur; et cela lui demandait des sacrifices fréquents, parce que, très humain au meilleur sens du mot, il se serait facilement intéressé à beaucoup de questions ».

JARDIN DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

Ses supérieurs, qui connaissent sa générosité, ne manqueront pas d'y recourir. Il saura toujours dire oui. C'est ainsi que durant son année de régence au collège de Saint-Boniface, on le verra passer de la chaire de philosophie à celle du cours préparatoire français et accepter en plus la surveillance d'un dortoir.

C'est bien là, je crois, se renoncer. Mais cet oubli, ce sacrifice joyeux de lui-même ne m'étonne plus après la confidence qu'il fit à l'un de ses intimes: « Dans mon *suscipe* je demande à Dieu chaque matin, au temps de l'action de grâces, de m'envoyer dans la journée ce qui peut me contrarier le plus. »

*
* *

Je n'ai encore rien dit du trait vraiment caractéristique du frère Brodeur, celui qui du moins fut le plus apparent, je veux parler de sa joyeuse charité.

Il avait formulé à son usage quelques principes et résolutions qui devaient sur ce point diriger sa conduite. Nous les citons

pour faire sentir à nos lecteurs que si la nature humaine offre partout les mêmes tendances, elle ne trouve pas chez tous les mêmes énergies pour lui résister.

« Ne chercher jamais l'affection intime de qui que ce soit: Dieu doit toujours se sentir libre dans mon cœur. Ne jamais critiquer ni donner accès dans mon esprit à la moindre pensée défavorable à mes frères. Veiller sur ma langue afin de ne pas contrister par mes taquineries. Etre affable pour tous, m'intéresser à tous mais spécialement à ceux pour lesquels j'éprouve moins de sympathie. M'offrir à sortir avec ces derniers. Si quelqu'un me cause du chagrin, je prierai avec instance pour lui. Enfin me persuader que le meilleur exercice de zèle est de causer de la joie à mes frères. »

Rédiger de telles résolutions, tout homme qui n'est pas sot peut le faire, mais pour les vivre... l'intelligence ne suffit pas. Or le Frère les a-t-il vécues? a-t-il réalisé ce beau programme que nous venons de lire et qu'il proposait à un ami dans une formule moins aride: « Voici un mot d'exhortation qui vaut pour nous deux: Soyons gentilshommes, laissons transpercer, déborder l'affection que nous avons pour tous nos frères; jamais de mine renfrognée, de paroles peu douces qui sentent la mauvaise humeur. Possédons nos âmes dans nos mains et nous aurons la paix. »

Je pourrais citer, d'après son journal spirituel, le témoignage qu'il se rend en toute humilité: « La charité se manifeste davantage dans mes récréations. J'ai pu rendre quelques petits services à mes frères, Deo gratias! J'ai réussi à me montrer aimable envers des caractères moins sympathiques, etc. » Nous avons là un bulletin de nombreuses victoires que souvent les hommes ne soupçonnèrent même pas.

Mais écoutons ses confrères, parfaitement avertis par un frottement continuel et habitués par leurs études à une analyse aigüe des personnes et des choses: « Le frère Brodeur, dit l'un, savait être très vertueux et très aimable à la fois. Attentif à être le même pour tous, il se mêlait à tous les groupes et tout le monde l'aimait. »

« Vivre pour Dieu et vivre pour les autres, cela résume bien, dit un autre, la vie du frère Brodeur. D'une patience inaltérable qui n'avait d'égale que sa bonté, il semait le bien, se rapetissant toujours pour les autres, dominant ses sentiments et ses impressions pour ne montrer qu'un reflet toujours riant du cœur. Il était à l'affût de tout ce qui pouvait faire plaisir. Il savait ce déranger pour rendre service et n'en demander, lui, que le moins possible. Partout où il passait, son franc rire étincelait avec un rayonnement qui réchauffait et faisait du bien. En récréation,

bien peu savaient, autant que lui, mêler à une charité toujours délicate le sel savoureux d'un bon mot, d'une répartie aimablement piquante, d'une taquinerie fraternelle et joyeuse. Cela attisait la conversation et souvent faisait converger sur le gai religieux toute une grèle de répliques et de traits qu'il accueillait d'un franc rire. Il feignait alors de se défendre avec animation, mais c'était pour mieux faire ressortir l'esprit des autres. » Aussi, on le devine, personne ne lui en voulait. Et ce rire franc et bienfaisant, il le portait aux malades. Toujours un des premiers à les visiter, il s'étudiait à les égayer, racontait une nouvelle, taquinait, faisait rire, sachant admirablement se mettre à leur température d'âme.

Pendant près d'un an, en théologie, il se chargea d'apporter à son voisin de chambre, le dîner et le souper que celui-ci ne pouvait prendre avec la communauté, pour cause de maladie. Pendant le même temps, deux ou trois fois par semaine, il se lèvera la nuit pour visiter son voisin et l'assister et jamais on n'entendra un mot de plainte sortir de sa bouche, quoique ces pertes de sommeil dussent se faire sentir dans ses études si intenses, et, après ces services de nuit, on le trouvera debout le matin, à l'heure du lever de la communauté.

La pensée qu'on le destinait à l'enseignement de la théologie aux religieux de la Compagnie le poursuivait continuellement et l'aiguillonnait au travail. Toutefois, sa charité était si connue que l'on n'hésitait pas, lorsqu'un compagnon manquait, soit au jeu de balle, soit au tennis, d'aller frapper à sa porte et de « requérir » ses services. Et le frère avec un bon sourire, fermait saint Thomas, son cher saint Thomas pour lequel il avait un vrai culte, ou le cardinal Billot, et allait avec entrain se livrer aux exercices sportifs. Même durant l'année où il mourut, alors que ces exercices violents « l'énervaient », selon son expression, il ne refusa pas une seule fois son concours. On était assuré de le rencontrer partout où il y avait des travaux manuels à faire pendant les récréations, au jardin ou dans les allées du parc, à la chapelle ou dans les salles de réception, la veille des fêtes, ou des visites d'évêques. Il était de toutes les corvées.

Encore un fait, et ils abondent, proclamant l'étendue de sa charité, qu'il s'agisse de ses frères éloignés des centres auxquels il se fait un devoir d'écrire, des frères coadjuteurs qu'il aime à visiter, ou de ses collègues et de ses élèves auxquels il se dévoue et qu'il édifie.

« Les notes de théologie du frère Brodeur, dit un confrère, resteront célèbres parmi nous. Il avait une extrême habileté à prendre au vol les explications du professeur: aussi avait-on re-

cours à son cahier pour compléter les lacunes. Or bien souvent, afin de pouvoir préparer ses classes, le bon Frère devait, le jour suivant, faire le tour des chambres pour rentrer en possession de son bien... Mais jamais il ne refusait de prêter ses feuilles; bien plus, on ne l'entendit jamais se plaindre du retard ,de la négligence de quelques-uns. »

Ajoutons encore ce témoignage qui a bien son prix: « Le frère Brodeur est un des rares mortels qu'on n'a jamais entendu critiquer les autres et sur lequel on n'a jamais entendu formuler de critique. J'ai cependant entendu une remarque, une seule, mais elle tourne à la gloire de celui qui en fut l'objet, c'est de ne pas s'être assez ménagé. » Le reproche est fondé, mais le bon Frère ne pouvait s'en rendre compte, et Dieu permit que ceux qui l'entouraient fussent trompés par des apparences de santé.

***

Terminons cette esquisse par le récit des derniers moments du frère Brodeur. Une lettre de M. l'abbé E. Larose, P. S. S., nous donne de précieux détails, où éclatent dans une admirable harmonie ces vertus de confiance en Dieu, de maîtrise de soi, de charité, de piété, qui forment le cachet de cet ami du Cœur de Jésus. Nous allons en citer quelques extraits.

« Tous ceux qui l'ont connu de plus près, s'accordent à dire que le frère Brodeur était une belle âme un modèle de patience, un saint religieux. Son passage ici nous a fait du bien, et il emporte dans la tombe notre estime et notre affection.

« A mon arrivée au sanatorium, au commencement de juillet, le frère Brodeur prenait la cure depuis trois semaines. Tout de suite je fus gagné par son air de bonté, sa joyeuse humeur et son empressement à rendre service. Nous prenions la cure côte à côte. Les longues heures de chaise s'écoulaient rapidement à converser, à plaisanter, à lire: le Frère était grand liseur; j'ai remarqué parmi ses livres spirituels les œuvres de saint Jean de la Croix. Nous essayions d'agrémenter notre séjour, et nous nous promettions de guérir vite.

« La charpente solide du frère Brodeur, et, surtout, sa bonne humeur, nous cachaient la gravité de son mal. Pour nous le seul indice sérieux du travail de la tuberculose, c'était la fièvre qui le retint au lit à deux reprises avant le 15 septembre.

« A cette date il était debout et paraissait relativement très bien portant, lorsqu'un jour, en se rendant au réfectoire, il eut une hémorragie. Ce fut le commencement d'une série de huit ou neuf hémorragies en dix jours. Chaque matin, à sa chambre, il m'apprenait, en souriant, un nouvel accident. Les hémorragies

cessèrent, mais longtemps encore le médecin trouva du sang dans ses expectorations. Toutefois, à partir de ce moment, il parut reprendre un peu de forces, mais avec une lenteur désespérante. Puis ce fut le statu quo. Il restait oppressé, ne pouvant causer sans fatigue, mangeant avec peine; la toux non plus ne l'abandonnait pas, surtout la nuit. Combien de nuits sans presque fermer l'œil... et des maux de tête pour résultat.

« Pendant ces longues semaines, sa piété ne perdait rien de sa ferveur. Trop faible pour se servir d'un livre, il avait constamment son chapelet à la main. Il faisait des neuvaines. Il s'adressait en particulier aux martyrs Jésuites canadiens, dont il gardait l'image près de son lit.

« Les religieuses ont rendu témoignage de sa rare patience. Il acceptait tout, souriant toujours. Jamais une plainte. Quand on lui demandait s'il souffrait beaucoup, il se contentait de sourire et de répondre: « Un peu; les jours et les nuits sont un peu longs, mais ça passe; la souffrance, c'est la grande loi de l'humanité », ajoutait-il en riant franchement.

« Il nourrissait l'espoir de retourner bientôt au scolasticat de l'Immaculée-Conception, pour ne pas perdre son année. Le médecin lui laissait entendre qu'il pourrait quitter le sanatorium quand ses forces le lui permettraient; mais sa pensée intime n'était pas celle du malade: le docteur ne croyait plus à la guérison, paraît-il, et il envoyait le frère Brodeur mourir au milieu des siens.

« La mort a même devancé ces tristes prévisions. Le 4 novembre au soir, nouvelle hémorragie qui nécessita l'administration des derniers sacrements. Je n'en savais rien le matin du 5, quand le frère Brodeur me fit demander un peu avant le dîner. Son visage était très pâle; ses mains froides tenaient un crucifix. Il me dit qu'il allait mourir et me demanda de prendre note de quelques recommandations. C'est à ce moment surtout que je sentis jusqu'où portait sa vertu. Il me dit d'abord d'écrire à sa mère pour lui annoncer la gravité de sa maladie: jusque-là, par ménagement, il lui avait caché beaucoup de choses, comptant se remettre assez vite. Puis il ajouta: « Si je meurs avant de voir « le P. Recteur, ou si je suis inconscient alors, vous remercierez « pour moi la Compagnie pour tous ses bienfaits à mon égard. Vous « écrirez à mon bienfaiteur, M. le curé Grenier, de Marlborough « Ditez-lui que jusqu'à la fin je me suis rappelé la bonté qu'il eut de « me faire commencer mon cours et de me diriger vers le sacerdoce.

« Dites-lui que je prierai pour lui après ma mort et que je compte « sur ses prières aussi. Je demande pardon à mes co-théologiens « de mes manquements à leur égard »... (Il prononça ces paroles les larmes aux yeux: je suis bien sûr que le bon frère s'accusait alors trop sévèrement.) « Presque tous les jours j'ai fait le chemin « de la Croix pour les autres; je leur demande de faire aussi pour « moi cet exercice. » Il m'indiqua ensuite les télégrammes à envoyer pour annoncer sa mort et ses funérailles. Il parlait ainsi de sa mort, comme s'il se fut agi d'une affaire de tous les jours. Il voulait, l'après-midi, s'il en avait la force, repasser sa vie et faire une confession générale, pour s'exciter davantage à la contrition. « Quand je paraîtrai inconscient, disait-il, veuillez prier « tout haut; je pourrai peut-être m'unir à vous intérieurement. » Il avait reçu la sainte communion le matin, il demanda le saint Viatique.

« Dans le cours de l'après-midi, je le revis. Il ne pouvait guère se faire comprendre que par signes. Je prononçai alors tout haut et lentement des actes d'adoration, de foi, d'espérance, d'amour etc., et des invocations. Au commencement de chaque prière il levait les yeux au ciel. Quand j'eus terminé, il continua de remuer les lèvres; il semblait prier sans répit.

« Je le revis encore vers 7 heures. Il fallut lui parler fort et le réveiller d'une sorte de torpeur pour qu'il me reconnût. Il me fit alors un beau sourire, facile et calme, que je n'oublierai jamais. Je croyais qu'il vivrait encore une partie de la nuit, de sorte que je n'ai pas eu la consolation de le voir expirer. Il rendit sa belle âme à Dieu, à 8 heures et trois quarts.

« Cette mort m'a causé beaucoup de chagrin, sans doute, mais elle fut si édifiante et si enviable que j'en éprouve aussi une grande consolation. Une religieuse me disait le lendemain: « Un « saint Jésuite de plus au ciel; peut-être devrions-nous plutôt le prier « que de prier pour lui. » C'est le sentiment de tous ceux qui furent à même de le connaître de près. »

Et la lettre se clôt par ce post-scriptum, qui trahit le surnaturel de sa charité:

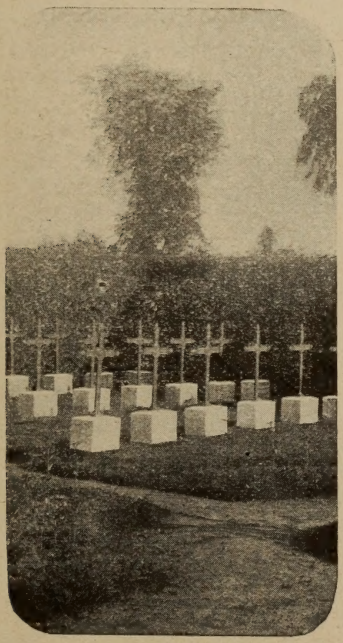
« Je demandai au Frère s'il n'avait rien à faire dire à quelque confrère en particulier: Non, dit-il, je les ai tous aimés également. »

***

« Que d'espérances et de belles espérances croulent par cette mort! » écrivait un ancien supérieur. C'était bien là le sentiment

de tous ses confrères. Devant le spectacle de ces richesses intérieures que la mort a taries, de ces dons de l'esprit et du cœur qui promettaient une si belle moisson, on serait tenté de se plaindre, si une pensée surnaturelle ne venait éclairer l'esprit: les fruits de ces vies si courtes, si édifiantes, ce sont nos vies à nous surnaturalisées à leur contact. Car l'exemple de ces braves est contagieux; Dieu aidant, il porte avec lui la lumière, attise çà ou là la ferveur qui baissait; il sert tour à tour de modèle, de stimulant ou de remords. Puisse l'exemple de ce religieux si humble, mais si avide de procurer la plus grande gloire de Dieu, produire tous ses fruits!

L. B., S. J.



CIMETIÈRE DU SAULT-AU-RÉCOLLET